

Retranscription-Transcription Leila Zelli
16.10.2024

Français

Introduction de la médiatrice culturelle de la galerie de l'UQAM, Léa Lanthier-Lapierre : Nous sommes dans la Galerie de l'Université du Québec à Montréal, un lieu gratuit. Nous sommes ouverts du mardi au samedi de midi à 18h. Nos expositions sont présentées suivant le calendrier universitaire, du mois de septembre au mois de mai environ (on ferme pour l'été pour préparer l'année suivante). On présente des travaux d'étudiant.e.s, comme par exemple nous avons eu une exposition à la fin de l'année qui s'appelait « *Passage à découvert* » où on a présenté les travaux des étudiants finissants au BAC en arts visuels et médiatiques puis plusieurs fois par année, on va présenter des étudiants aussi dans la petite galerie, des étudiant.e.s à la maîtrise dans ce cas-ci qui présentent leur travaux finaux. C'est vraiment heureux qu'on soit avec Leila, car elle a présenté son travail à la galerie dans *Passage à découvert* et à la maîtrise et à l'occasion d'une exposition virtuelle aussi, donc c'est vraiment chouette de la retrouver dans le contexte du projet *Faux plis par hypothèses*. On présente aussi des œuvres d'artistes professionnels locaux et internationaux. Parfois ce sont des expositions collectives, parfois ce sont des expositions solos. On présente aussi souvent des publications qui accompagnent les expositions pour développer les connaissances autour des projets. Est-ce que vous avez des questions sur ce qu'on fait à la galerie?

Je vais vous parler de *Faux plis par hypothèses*. On a un petit carnet qui accompagne l'exposition, si jamais vous êtes intéressé. C'est un projet qu'on développe depuis 3 ans en partenariat avec la Galerie de l'Université du Québec en Outaouais (UQO) qui est une autre galerie universitaire en Outaouais. Le concept de Faux plis par Hypothèse est de traverser les relations qui existent entre et l'art et les sciences, on pense aux sciences sociales, juridiques, la linguistique, la biologie et les sciences naturelles. Tout ça est abordé dans le cadre de l'exposition et la position des artistes comme chercheurs, chercheuses, donc qui investiguent notre réalité, qui viennent porter notre attention sur des enjeux sociaux et environnementaux. Donc on voulait travailler sur la relation entre la recherche, l'art, les sciences et les connaissances. C'est un projet qui rassemble 13 artistes au total et qui est développé dans cinq lieux. Nous on est un des cinq lieux, mais il y a aussi, comme je disais plutôt, la galerie UQO, l'Université du Québec à Chicoutimi qui accueille une exposition, *Les jardins de métisse* et aussi la Galerie Foreman qui est à Sherbrooke (de l'Université Bishop's). On a proposé une cartographie élargie de ce projet donc si jamais vous êtes de passages dans ces lieux-là, n'hésitez pas à visiter d'autres expositions de *Faux plis par hypothèses*. Sinon, ici à la galerie on présente les œuvres de cinq artistes en grand déploiement dont Leila Zelli. Je vais lui passer la parole et la laisser nous guider vers son espace d'exposition.

Léa Lanthier-Lapierre : Il y a 13 artistes au total, chaque lieu présente des œuvres à grand déploiement, nous on a cinq artistes qui présente des grandes installations mais on ne voulait pas faire le deuil des autres pratiques artistiques alors on a créé cette bibliothèque où il y a un petit morceau, un petit détail, un petit fragment de chacun des projets présentés dans Faux plis par Hypothèse. Donc chaque œuvre correspond à un ou une artiste. Si vous le temps d'aller explorer et regarder les différents fragments, chacun a son histoire, on pourrait passer une heure pour chaque fragment, mais je voulais quand même qu'on aille vers l'espace de Leila Zelli en premier et si jamais on a du temps après on pourra explorer la bibliothèque, si vous voulez.

Leila Zelli : En passant mon œuvre c'est ce petit carnet à droite en haut (dans la bibliothèque).

Laura Pritchard (médiatrice culturelle du Centre CLARK) : Avant qu'on regarde l'exposition, pourrais-tu nous parler un peu de ta pratique ?

Leila Zelli : Je suis née en Iran en 1981 et ça fait 20 ans que j'habite à Montréal. J'ai fait ma maîtrise et mon bac ici à L'UQAM, comme Léa l'a dit, j'ai toujours été supporté par la galerie donc je suis vraiment heureuse de pouvoir présenter ce travail qui a été fait en 2020 pour une exposition virtuelle. Il s'agit d'un hommage à la résistance des femmes iraniennes ou à l'époque j'avais découvert qu'elle faisait le sport antique et national de l'Iran (*Varzesh-e Bâstâni*) qui est dédié aux hommes, dont on a interdit aux femmes de faire ce sport dans l'espace public. À ma grande surprise je suis tombée sur des vidéos de femmes qui le faisaient. Comme vous voyez c'est un sport qui demande beaucoup de force physique. Les outils utilisés, on les utilisait pendant les guerres et quand il n'y avait pas de guerre, on les utilisait pour le sport. Donc c'est comme ça que le sport a été créé. Je trouve ça symboliquement extrêmement fort qu'elles aient prit la liberté de faire quelque chose d'aussi simple parce que le sport est national et antique de l'Iran. Je me dis comment ça se peut qu'un sport soit national, mais interdit à la moitié de cette nation? Elles, elles ont décidé de le faire malgré tout et de se filmer et de partager des vidéos sur Instagram. Donc je suis allée chercher des extraits de vidéos, comme vous voyez, elles sont vraiment dans leurs salons ou leurs cuisines ou même à l'extérieur. Ici, c'est la tour qui s'appelle Azadi (elle pointe la vidéo où on voit une femme pratiquant le *Varzesh-e Bâstâni* au pied du monument situé à Téhéran). Azadi veut dire liberté, donc symboliquement c'est encore plus fort comme geste de choisir de le faire là et de tout de suite ramasser ses outils pour ne pas qu'il y est de problème.

La forme de la vidéo... je l'ai fait pendant la pandémie et comme vous voyez c'est des fenêtres qui s'ouvrent et je voulais créer quelque chose de familier pour les spectateurs parce qu'on était toute et tous habitué d'être devant notre écran et de voir les fenêtres qui s'ouvrent, c'est pourquoi on est presque chez les gens

Dans ma pratique habituellement, je recherchais des hommages qui sont déjà là, en me disant qu'elles pourraient servir à dire quelque chose d'important, donc dans ce cas si c'est un engagement ; elles réclament le droit de faire le sport qui leur est interdit. Comme vous voyez, ici par exemple, l'espace où on pratique ce sport, c'est un espace octogonal très petit. Moi je faisais mon exercice dans bois près de chez nous à Pierrefond et quand j'arrivais au milieu de se boiser-là je m'arrêtais pour faire mes étirements (sur une structure de bois de forme octogonale) et un jour que je travaillais sur ce projet, je me suis dit : ah mon dieu c'est un espace octogonal! J'ai donc décidé de mettre les pantalons de mon papa, que vous allez aussi voir sur cette petite table, qui sont utilisés pour faire ce sport-là. Ce sont vraiment des pantalons traditionnels et je me suis filmée en train de marcher dans cet espace-là sans m'arrêter. Donc c'est une vidéo en boucle où je ne m'arrête jamais.

Léa Lanthier-Lapierre : ...Ça nous ramène un peu au titre aussi.

Leila Zelli : Ah oui justement, le titre de cette œuvre est *Pourquoi devrais-je m'arrêter?* Ça vient d'un poème, qui est juste là (elle pointe la table), écrit par une poète Iranienne très avant-garde. Dans ce poème vous voyez la phrase « pourquoi devrais-je m'arrêter » se répéter à quelques reprises et qui montre que cet engagement ne date pas d'hier. C'est une question intemporelle qui peut être posée dans n'importe quelle société aussi. J'ai donc pris le titre de ce poème.

Hubert Bolduc-Cloutier (Centre CLARK) : Est-ce que tous les sports nationaux sont interdit aux femmes ou est-ce celui-ci spécifiquement?

Leila Zelli : Non, c'est seulement ce sport-là, parce qu'on dit surtout que les hommes ne veulent pas qu'elles aillent dans cet espace, car il est tellement sacré qu'on ne voudrait pas que les femmes y entrent. Et quand le gouvernement a vu cette vidéo de cette femme, elle était la première - moi je ne savais même pas que les femmes le faisaient, depuis mon enfance, je voyais mon père le faire, mais je me disais que c'était un sport masculin donc je ne voyais même pas dans mes rêves que je pouvais le faire, ça vient vraiment de ton éducation malheureusement. Moi-même j'étais très surprise de voir des femmes le faire. Quand le gouvernement et surtout les hommes qui sont plus âgés, qui sont plus fanatiques par rapport à ce sport, ont sû qu'il y avait une femme qui a osé toucher ses outils là, ils l'ont interdit.

Hubert Bolduc-Cloutier : Parce que c'est des instruments de combats, des armes?

Leila Zelli : Oui, mais ce n'est pas pour ça. C'est juste inimaginable, tu vois, je n'ai même pas de réelles raisons pour dire pourquoi ils l'ont interdit, mais ils disent qu'elles ne peuvent pas entrer dans cet espace- là parce que c'est sacré.

Question du public : Est-ce que c'est un sport qui a toujours été interdit aux femmes où par le passé ça se pratiquait?

Leila Zelli : Avant qu'on voie cette femme-là peut-être qu'il y avait des femmes qui le faisait, mais on ne le savait pas. Malheureusement c'est dans la pensée populaire que certains sports sont réservés aux hommes.

Hubert Bolduc-Cloutier : Est-ce un sport qui est solo comme une forme d'athlétisme ?

Leila Zelli : Non, ça se fait en groupe. Quand ça commence il y a toujours un instrument de musique et il y a quelqu'un qui chante puis il y a peut-être une dizaine de personnes qui le font ensemble. C'est très rythmique et musical.

Hubert Bolduc-Cloutier : Est-ce que les femmes peuvent aller le voir le sport sans y participer?

Leila Zelli : Oui elles peuvent aller le voir. Elles peuvent regarder. Comme vous voyez ici j'ai voulu donner les outils pour que vous compreniez les paroles de cette femme quand elle chante (elle fait référence à la bande son de la vidéo), elle dit « au nom de toutes les femmes, à la championne » - c'est un parent qui parle à sa fille - ça me fait penser à mon père, de qui j'ai appris le Karaté. Vous voyez la photo de ses pantalons ici sur la table. Vous voyez aussi ici ma mère et moi qui en train d'ajuster ce pantalon pour que je puisse aller faire cette performance-là. Mais pendant l'exposition en 2020, je partageais des extraits de mon père et moi pendant qu'il m'enseignait comment manipuler ces quilles qui sont extrêmement lourdes. Je n'arrivais pas à le faire, mais je voulais quand même partager des vidéos sur Instagram comme celles qui le font et le pratiquent. Il y avait toutes sortes de réactions, des rires et des encouragements aussi. C'est vraiment quelque chose de voir des images que l'on n'est pas habituées à voir. Je pense que ce travail-là dans mon parcours est comme une introduction à ce qui est venu après dans ma pratique, parce que depuis je travaille sur la cause des femmes, qui depuis 2022, avec le mouvement « Femme, Vie, Liberté » que vous avez sûrement entendue parler, car c'est devenu un mouvement mondial. Si je ne me trompe pas, c'est un des premiers mouvements menés seulement par des femmes au monde. Maintenant donc, on arrive peut-être à ce petit carnet.

Léa Lanthier - Lapierre : Avant qu'on change d'espace, est-ce qu'il y a des questions?

Jean-Michel Quirion (Centre CLARK) : C'est très pratique comme question. C'est femmes-là pratique un sport, il y a l'interdiction d'une certaine façon, en même temps il y a toute cette mise en circulation des images, quand tu les trouves, tu te les appropries d'une certaine façon, est-ce que tu demandes la permission à ces femmes-là? Et si non, comment fais-tu pour extraire des captations comme celles-ci des réseaux sociaux? J'ai du mal à comprendre.

Leila Zelli : Non, je n'ai pas demandé la permission, parce que je me suis dit que peu importe la réponse, ça va affecter ce que je vais faire, donc je l'ai fait. Vu que ce qu'elles font ne va pas dans le sens des normes, je me suis dit - c'est une réponse- donc je vais le faire aussi sans demander la permission. Mais, après je tenais absolument à ce qu'elles sachent (au pluriel ou singulier ?) que ça va être vu et partagé, parce ce que ce même travail est à la biennale de Toronto en ce moment, donc c'est un grand public qui va le voir. La femme qui est l'administratrice de la page Instagram a dit, dans une de ses entrevues, qu'elle rêvait que le monde sache qu'elles existent et que ce soit reconnu internationalement, car elles n'ont pas le droit d'être reconnu de manière nationale en Iran. Je me suis dit, je veux exaucer son souhait. C'est pourquoi j'avais cet optimisme que ça allait être bien reçu et en fait elle est extrêmement heureuse. Depuis que l'ai exposé ici en 2020 et à chaque fois que cette vidéo-là est vue, je lui envoie tout de suite des comptes rendus.

Jean-Michel Quirion : Ah c'est génial!

Leila Zelli : Oui, elle partage ça en disant : « Voyez on a réussi ». Je pense même que ça l'a encouragé à faire son court métrage sur sa cause. Elle participe présentement à un festival avec son court métrage, ce qui est incroyable.

Jean-Michel Quirion : En même temps c'est la visé, les images sont publiées pour justement circuler, leurs trajectoires s'inscrivent dans des images de masse.

Leila Zelli : Oui, tout à fait.

Jean-Michel Quirion : Tu peux, à partir de réseaux sociaux, extraire une image aussi précise que celle-ci ? Avec un logiciel ouce n'est pas une capture d'écran ?

Leila Zelli : Non, il y a des sites internet où tu peux juste aller copier/coller l'adresse. Il y a aussi des applications où tu payes et la qualité des images est meilleure.

Jean-Michel Quirion : Ah d'accord.

Leila Zelli : De toute façon, l'image qui vient de l'Iran, elle n'est pas de bonne qualité parce que l'internet là-bas est de mauvaise qualité, il est vraiment très lent. C'est tout ça qui est à considérer. Ce n'est pas comme ici, on est tellement habitué à partager quelque chose et ça va être en ligne tout de suite, mais en Iran il faut qu'il y ait une sorte de filtre, je ne connais pas comment on l'appelle, mais c'est une sorte de filtre pour détourner et avoir accès aux réseaux sociaux.

Question du public : Est-ce que grâce aux vidéos, que ces femmes courageuses ont partagées, la mentalité est maintenant plus souple par rapport à la pratique de ce sport par des femmes?

Leila Zelli : Pas de la part du gouvernement évidemment, mais dans les mentalités ... oui.

Réaction du public : Ça commence toujours par là...

Leila Zelli : Tout à fait. Il y a d'autres femmes dans le monde... il y a une femme américaine qui le fait d'une manière extrêmement impressionnante, elle le pratique et elle aussi le partage. Je ne sais pas si elle a un engagement social ; si elle le fait en écho à ses femmes-là, mais qu'elle le veuille ou pas ça joue sur la perception, sur comment on reçoit ces images et comment on réagit ... « ah! oui les femmes aussi font ce sport-là ».

Hubert Bolduc-Cloutier : Et l'ouvrage qui est là ?

Leila Zelli : Oui, le poème vient de cet ouvrage-là.

Hubert Bolduc-Cloutier : Ah, ok !

Leila Zelli : On a voulu créer un petit coin chambre ou salon et le tapis vient de ma chambre.

Question du public : J'aurais une question sur la façon dont les écrans ont été positionnés. Je ne sais pas comment ça s'est passé ... Est-ce qu'on était dans un environnement bidimensionnel avec l'exposition en ligne et là c'est devenu plus tridimensionnel? Je me demandais si tu voulais parler de comment s'est fait cette transposition ?

Leila Zelli : Oui, évidemment le fait que les deux vidéos soient face à face, on sent mieux l'écho entre ma marche et ce qu'elles font. Mais aussi évidemment je le fais dans une liberté totale ; dans un endroit différent d'elle, c'est pourquoi elles ne sont pas placées côte à côte, mais face à face. Mais aussi le fait que les écrans soient suspendus dans l'espace, vous allez voir des oiseaux (elle fait référence aux dessins dans le carnet), on voulait faire un effet de flottement.

Léa Lanthier - Lapierre : Parfait, ça nous amène au prochain espace, à moins qu'il y ait une dernière question? Ça va? Alors on va prendre une petite marche.

Leila Zelli : On a parlé des écrans suspendus entre la terre et le ciel, alors on pense aux oiseaux et depuis 2022, avec le mouvement « Femme, Vie, Liberté » en Iran, aux femmes qui sont devenu des symboles de liberté, de mouvement et de rêve dans ma pratique. Donc depuis, je n'ai arrêté de dessiner des oiseaux, presque à tous les jours, c'est ce que je fais. C'est comme si je méditais avec ces oiseaux-là. Je pensais aux manières de comment individuellement et collectivement on peut participer à un mouvement social. Vous allez voir que c'est que des moineaux que j'ai voulu présenter ici, parce qu'ils sont vraiment petits, ils sont des oiseaux de rue et ils se tiennent toujours ensemble donc quand ils se mettent à chanter ensemble, c'est fort malgré leurs petites tailles. Pour moi, ils sont vraiment le symbole du courage, parmi les oiseaux, parce que même en hiver on les voit. Peu importe le temps qu'il fait, ils sont là en train de chanter ou de voler. Vous pouvez aussi voir des mots « Femme, Vie, Liberté » en Persan que j'ai fait en estampe comme des taches ici et là. Je voulais que ça devienne des affiches. Depuis, j'en ai fait comme vous avez vu dans l'exposition, de grand format, mais aussi de petit format. Aussi, comme le disait Léa, il y a cinq expositions et pour chaque exposition j'ai fait un carnet avec ces oiseaux pendant l'été.

Hubert Bolduc-Cloutier : Et à la biennale de Toronto, le travail qui est présenté, c'est celui qui est là-bas? Est-ce que c'est présenté de façon similaire ? C'est les mêmes vidéos ?

Leila Zelli : Oui, c'est les mêmes vidéos, mais la mise en espace est très différente. C'est ça la beauté d'une œuvre, c'est vraiment vivant, évidemment il y a des œuvres qui ne peuvent pas

exister sous une autre forme ou que l'artiste ne voudrait pas que les conditions de mise en espace changent, mais dans mon cas, je pratique cette liberté-là en m'inspirant de ces femmes donc pourquoi ne pas se donner la liberté de voir son travail exister d'une autre manière ~~aussi~~ donc oui à la biennale c'est très très différent. Ici à la galerie de l'UQAM on a tendance de voir tout d'une manière extrêmement bien faite.

Léa Lanthier - Lapierre : Merci, je vais passer le mot aux techniciens, ils seront contents.

Leila Zelli : Même la présentation du carnet elle est juste ...

Léa Lanthier - Lapierre : Il faut dire que Leila est un peu le chouchou de la Galerie. Je pense que cet été quand tu es arrivé avec l'idée d'un carnet, il y avait une des technicienne qui est arrivée, qui s'appelle Joanne Hébert., qui était très emballée à l'idée de préparer des carnets et tout ça. On est toujours très content de t'accueillir. Je ne sais pas s'il y a des questions par rapport à ce carnet qui se retrouvent dans tous les lieux, mais qui est un peu différent à chaque fois, où Leila a dessiné chaque jour de manière répétitive.

Leila Zelli : Mais justement, pourquoi devrais-je m'arrêter aussi, ça se poursuit de cette manière par rapport aux oiseaux, cette répétition-là qui est presque toujours-là. Je travaille aussi avec l'estampe, donc je fais des images qui se répètent ... et je ne sais pas si vous avez vu le mur blanc ici à l'UQAM quand on rentre, il y a un grand mur, ils sont en train de faire des rénovations, je me suis dit, si j'avais ça pour faire des estampes...

Léa Lanthier - Lapierre : Ah oui, ok, le grand grand mur... vous porterez attention en allant vers le métro. Il y avait plein d'idées pour ce mur, au début c'était des projections et maintenant c'est juste un mur blanc, on verra, mais c'est vrai que ce serait un beau terrain de jeu pour faire une œuvre dans l'espace public de l'université.

Hubert Bolduc-Cloutier : Tu nous disais que c'est un corpus que tu as fait pendant la pandémie, en ce moment tu travailles sur quoi?

Leila Zelli : Là c'est vraiment une nouvelle manière de travailler, mais plus je regarde et plus je suis capable de faire le lien avec tout ce que j'ai fait. C'est des Amazones, c'est comme des femmes guerrières ... je me disais que les Amazones sont comme ces femmes dans la vidéo, car elles utilisent les outils qu'on utilisait pendant les guerres ... mais cette fois c'est une sculpture, ça va être mon tout premier projet sculptural, mais c'est toujours à partir des images trouvées et le sport est vraiment toujours important dans ma pratique parce que je suis née dans une famille sportive, libérale, non religieuse donc tout ça créé qui je suis. Le sport comme geste de résistance est devenu extrêmement important, même en Iran il y a des mouvements de femmes qui font la roue dans la rue comme geste de résistance, parce qu'on a du mal avec le corps des femmes dans les espaces publics. Je vois plein de vidéos de ces femmes qui le font et justement ces gestes sportifs sont mes inspirations pour mon travail.

Laura Pritchard (Centre CLARK) : Tu as abordé un petit peu le sujet déjà, mais dans le contexte du partenariat avec AGIR, j'aimerais aussi créer un espace si une personne a des questions par rapport à ton parcours comme personne et artiste Iranienne pour se connecter par rapport à l'art, mais aussi par rapport à l'identité. Si quelqu'un a des questions, on a de l'espace pour ça aussi.

Leila Tilmatine : Je me présente, moi aussi je m'appelle Leila, je suis la coordonnatrice des activités chez AGIR. Merci pour cette invitation. Ma question est, est-ce que ton identité t'a aidé à t'inspirer et comment?

Leila Zelli : Dans ce que je fais là? Je peux dire que ça ne m'a jamais quitté cette identité, car ça fait 20 ans que je suis ici. Avant de m'intéresser aux femmes iraniennes je faisais un travail qui était un peu plus large sur l'idée qu'on a du Moyen-Orient. Je ne voulais absolument pas qu'on pense : « ah! elle iranienne et elle fait un travail sur des sujets en lien avec l'Iran ». Justement mon exposition ici à la galerie de l'UQAM c'était pour ma maîtrise et je travaillais sur la guerre en Syrie, parce que à l'époque c'était en cours, ça se passait dans l'actualité et c'est l'actualité qui m'a intéressé, mais tout le monde me disait « ah! mais tu n'es pas syrienne donc pourquoi ? C'est difficile de vouloir aller un peu en dehors de son identité construite dans l'œil des autres, mais j'ai quand même voulu essayer. Je vois que quand tu parles à partir d'un autre endroit, quand tu parles de ce que tu as vécu toi, donc quand je parle de ces femmes-là, je sais quel courage ça demande pour faire ce qu'elles font, car j'ai quand même vécu en Iran pendant 22 ans. Mon expérience de vie, tout ce que je connais de l'Iran, ça m'aide à faire un travail qui a peut-être plus de profondeur, j'espère, que si je travaillais sur quelque chose qui est plus loin de moi. Je ne sais pas si j'ai bien répondu à ta question?

Leila Tilmatine : Oui, c'est clair, je comprends.

Hubert Bolduc-Cloutier : Avais-tu déjà commencé une pratique artistique avant de venir au Québec?

Leila Zelli : Oui, quand j'avais 9 ans je prenais des cours avec une femme artistes très connu en Iran qui donnait des cours aux adultes qui voulaient aller à l'université en art. Je pensais -je ne suis pas un enfant donc je ne peux pas aller dans le cours pour enfant- et malgré qu'elle hésitait et qu'elle disait « ça va détruire ton imagination », parce que dans les cours pour les gens qui veulent aller à l'université, on va te dire comment regarder le monde, comment observer les choses, mais elle a accepté quand même que j'y aille. C'est peut-être à cause de cette éducation que je suis devenu quelqu'un qui aime regarder, par exemple les oiseaux, il n'était pas question que je les fasse d'une manière imaginaire. J'aime regarder et dessiner et avec la vidéo j'ai une approche documentaire aussi peut-être pour cette raison; j'aime être plus proche de la réalité que du monde imaginaire.

Laura Pritchard : C'est important de garder cet aspect où on se sent attaché personnellement à un processus. Le travail ça ne devient pas juste quelque chose d'académique et de professionnel où on perd le côté d'attachement personnel. Ce que j'entends c'est que tu gardes toujours cet attachement personnel.

Leila Zelli : Oui tout à fait, d'ailleurs les sujets qui m'intéressent sont ceux qui me touchent d'abord et après je vais essayer d'aller un plus loin, creuser pour savoir pourquoi ça me touche, qu'est-ce que ça veut dire. Par exemple avec cette femme-là (sur Instagram), je ne savais pas pourquoi le sport avait été interdit, ou pourquoi elle était sur les réseaux sociaux. Au départ j'étais juste impressionné par sa force pour arriver à tenir cet outil-là et ensuite j'ai commencé à creuser et à aller plus loin.

Laura Pritchard : Je suis curieuse, maintenant que tu travailles avec des sujets qui sont tirés de ton expérience et ta culture plutôt des sujets qui sont moins directement en lien, est-ce que tu te sens coincé? Est-ce que les difficultés que tu rencontres maintenant sont celles que tu pensais y trouver? Est- ce que ça fait du sens?

Leila Zelli : Je pense que je comprends, mais si je ne réponds pas tu me diras...par exemple avec le projet des femmes Amazones je me suis dit je vais essayer d'ouvrir un peu cette question des femmes iraniennes, même si ça m'inspire dans ma pratique ou ma manière de vivre à tous les jours, pour essayer d'ouvrir un peu pour que ça ailles plus loin. À la fin de cette vidéo ça dit « au nom de toute les femmes du monde entier », oui je parle des femmes iraniennes et de l'Iran, mais je veux aller plus loin en montrant un exemple. On les voit courageuses et chacun de nous peut se demander dans sa vie de tous les jours, comment on pratique le courage, comment on essaye de profiter de la liberté qu'on a ici. Ce genre de questionnement m'intéresse plus que juste de voir qu'est-ce qui se passe à l'autre bout du monde? Ça aussi c'est important, quelqu'un m'a dit « pourquoi tu parles de ça? », c'est juste pour que tu sois plus gentil avec ton voisin parce que tu ne sais pas ce qu'il ou elle a vécu, avec quel bagage on arrive. Est-ce que j'ai répondu à la question?

Laura Pritchard : Oui oui. Je crois qu'on a pas mal terminé à moins qu'une personne ait des questions sur l'exposition ou même sur le Centre CLARK et AGIR Montréal. Puisqu'on a pas fait les présentations au début, je vais juste rapidement expliquer. Ce projet est une collaboration entre le Centre CLARK, qui est un centre d'artistes autogéré situé dans le Mile End dans le Pôle de Gaspé. Leila, peut-être que tu peux expliquer un peu c'est quoi AGIR?

Leila Tilmatine : AGIR c'est un organisme pour les immigrant.e.s et nouveaux arrivants de la communauté LGBTQIA+ et ça fait maintenant deux ans qu'on est en collaboration avec le Centre CLARK où on a eu la chance de découvrir des artistes immigrant.e.s qui ont émergés ici à Montréal. Donc c'est une belle opportunité pour les nouveaux arrivants. À travers cette collaboration on a constaté qu'on a beaucoup d'artistes nouveaux arrivants qui sont membres d'AGIR et qui sont intéressés à venir aux expositions pour rencontrer les artistes et parler avec eux (elles) et s'intéresser au style des artistes et être inspiré. Cette collaboration nous a permis de découvrir nos artistes à travers des visites de studio. On a pu donner quelques ateliers pour nos membres pour réaliser leurs projets. En ce moment, on a une artiste de la communauté hispanophone qui dispose d'une série de 10 ateliers pour son projet artistique en tant qu'étudiante à l'UQAM. Elle a commencé l'atelier à la mi-septembre et ça va finir à la mi-novembre.

Laura Pritchard : Vous avez des projets artistiques aussi ?

Leila Tilmatine : Oui, en fait c'est des projets artistiques en collaboration. Des fois certains membres d'AGIR se portent volontaires pour faire quelque séries d'ateliers avec les membres pour réaliser un petit projet dont on pourra assurer la logistique et offrir un lieu. C'est une belle initiative de leur part, surtout durant l'hiver, les nouveaux arrivants ne savent pas quoi faire durant l'hiver, ça leur permet de créer leur espace et de faire connaissance et de ne pas s'ennuyer pendant l'hiver. Vous savez c'est dur cette période. On assure des séries d'atelier pour cette saison-là jusqu'au printemps.

Léa Lanthier - Lapierre : Est-ce que vous avez un espace physique ?

Leila Tilmatine : Oui on a un espace physique, on a notre espace à nous en collaboration avec Brique par Brique et on aussi un autre espace qui est juste pour des ateliers juridiques en collaboration avec l'UQAM. C'est un grand espace où on peut faire des groupes de soutien, des ateliers juridiques avec d'autres organismes.

Léa Lanthier - Lapierre : Merci d'avoir participé à la visite. Quand Leila m'a contacté pour me dire que vous veniez, j'étais contente que vous alliez être ici et si vous voulez revenir n'hésitez pas. Nous offrons aussi des visites guidées et des rencontres avec des artistes, sans vouloir faire de la compétition.

Leila Zelli : Si vous me permettez, je voudrais vous féliciter, car ça m'a pris 10 ans avant de sortir de la maison quand je suis arrivée. Pendant 10 ans je voulais rentrer en Iran, je faisais des aller-retours. J'étais dans tous mes états. Quand tu retournes en Iran ce n'est plus comme avant et ensuite quand tu reviens tu n'as plus ton cœur avec toi. Je sais que vous savez de quoi je parle... Mais il faut choisir... comment je dirais? Je regardais un film dans lequel on disait que la rivière va à un moment donné devenir très large. À un moment donné tu ne peux plus garder tes deux pieds, tu n'es plus capable de rester dans les deux places et donc tu dois faire un choix. Félicitations, vraiment, bravo! C'est vraiment précieux ce que vous faites.

Léa Lanthier - Lapierre : Merci à tous, merci Leila.

English

Introduction by Léa Lanthier-Lapierre, Cultural Mediator at the Galerie de l'UQAM

Léa Lanthier-Lapierre: We are at the Galerie de l'Université du Québec à Montréal, a free admission venue. We are open Tuesday to Saturday, from noon to 6 p.m. Our exhibitions follow the university calendar, roughly from September to May—we close for the summer to prepare for the following year. We present student work; for example, at the end of the year, we had an exhibition called *Passage à découvert*, where we presented the work of graduating students in the Bachelor's program in Visual and Media Arts. Several times a year, we also present students in the small gallery, in this case Master's students presenting their final projects.

We're really happy to be here with Leila, because she presented her work at the gallery as part of *Passage à découvert*, during her Master's, and on the occasion of a virtual exhibition as well. So it's really wonderful to welcome her back in the context of the *Faux plis par hypothèses* project.

We also present works by local and international professional artists. Sometimes they are group exhibitions, sometimes solo exhibitions. We also often publish accompanying publications to develop knowledge around the projects. Do you have any questions about what we do at the gallery?

I'm going to tell you a little bit about *Faux plis par hypothèses*. We have a small booklet that accompanies the exhibition, if you're interested. This is a project we've been developing for three years in partnership with the Galerie de l'Université du Québec en Outaouais (UQO), which is another university gallery in the Outaouais region.

The concept behind *Faux plis par hypothèses* is to explore the relationships between art and the sciences, including the social sciences, legal studies, linguistics, biology, and the natural sciences. All of this is addressed within the exhibition, as well as the position of artists as researchers—artists who investigate our reality and draw our attention to social and environmental issues.

So, we wanted to work on the relationship between research, art, science, and knowledge. The project brings together 13 artists in total and is presented across five venues. We are one of the five venues, but there is also, as I mentioned earlier, the Galerie de l'UQO, the Université du

Québec à Chicoutimi, which is hosting an exhibition, Les jardins de métisse, as well as the Foreman Gallery at Bishop's University in Sherbrooke.

We've created an expanded map of the project, so if you happen to be passing through any of these places, don't hesitate to visit the other Faux plis par hypothèses exhibitions. Here at the gallery, we are presenting large-scale works by five artists, including Leila Zelli. I'm going to hand things over to her and let her guide us to her exhibition space.

Léa Lanthier-Lapierre: There are 13 artists in total. Each venue presents large-scale works. Here, we have five artists presenting large installations, but we didn't want to leave the other artistic practices out, so we created this library, where there is a small piece, detail, or fragment from each of the projects presented in Faux plis par hypothèses. Each work corresponds to an artist.

If you have time to explore and look at the different fragments, each one has its own story. We could spend an hour with each fragment, but I wanted us to go to Leila Zelli's space first, and if we have time afterwards, we can explore the library, if you'd like.

Leila Zelli: By the way, my work is this little booklet up there on the right, in the library.

Laura Pritchard (Centre CLARK): Before we look at the exhibition, could you tell us a little bit about your practice?

Leila Zelli: I was born in Iran in 1981, and I've been living in Montreal for 20 years. I did both my Bachelor's and Master's here at UQAM. As Léa mentioned, I've always been supported by the gallery, so I'm really happy to be able to present this work, which was made in 2020 for a virtual exhibition.

It is a tribute to the resistance of Iranian women. At the time, I had discovered that women were practicing Varzesh-e Bâstâni, Iran's ancient and national sport, which is dedicated to men, and women have been prohibited from practicing it in public spaces.

To my great surprise, I came across videos of women doing it. As you can see, it's a sport that requires a great deal of physical strength. The tools used in the sport were originally used during wars, and when there was no war, they were used for sport. That's how the sport developed.

I find it symbolically extremely powerful that they took the freedom to do something so simple, because this is Iran's ancient national sport. I thought: how can a sport be national, but forbidden to half of the nation?

They decided to do it anyway, to film themselves, and to share the videos on Instagram. So I went looking for excerpts from these videos. As you can see, they are really in their living rooms, kitchens, or even outside.

Here, this is the tower called Azadi. Azadi means "freedom," so symbolically it's an even more powerful gesture to choose to do it there and then immediately pick up her equipment so there wouldn't be any trouble.

The format of the video... I made it during the pandemic, and as you can see, there are windows opening. I wanted to create something familiar for viewers because we were all used to being in front of our screens and seeing windows open. That's why we are almost inside people's homes.

In my practice, I usually look for tributes or acts of resistance that already exist, thinking that they could help say something important. In this case, it's an act of resistance: they are claiming the right to practice a sport that is forbidden to them.

As you can see here, for example, the space where this sport is practiced is a very small octagonal space. I used to exercise in the woods near our home in Pierrefonds, and when I reached the middle of the woods, I would stop to stretch on this octagonal wooden structure. One day, while I was working on this project, I thought: "Oh my God, it's an octagonal space!" So I decided to wear my father's pants, which you can also see on this little table. They are traditional pants used for this sport.

I filmed myself walking around this space without stopping. So it's a looped video in which I never stop.

Léa Lanthier-Lapierre: ...Which brings us back to the title as well.

Leila Zelli: Exactly. The title of this work is *Why Should I Stop?* It comes from a poem, which is right there [she points to the table], written by a very avant-garde Iranian poet. In the poem, you can see the phrase "Why should I stop?" repeated several times, showing that this commitment is not something new. It's a timeless question that could be asked in any society as well. So I took the title from this poem.

Hubert Bolduc-Cloutier (Centre CLARK): Are all national sports forbidden to women, or is it specifically this one?

Leila Zelli: No, it's only this sport, because the main argument is that men don't want women entering this space because it is considered so sacred that they don't want women to enter it.

And when the government saw the video of this woman—she was the first one. I didn't even know women were doing it. Since childhood, I had watched my father do it, but I thought it was a men's sport, so I never even imagined that I could do it. It really comes from your upbringing, unfortunately.

I myself was very surprised to see women doing it. When the government, and especially older men who are more fanatical about this sport, found out that a woman had dared to touch these tools, they banned it.

Hubert Bolduc-Cloutier: Because they are combat instruments, weapons?

Leila Zelli: Yes, but that's not the reason. It's just unimaginable, you know. I don't even have a real reason to explain why they banned it, but they say women cannot enter that space because it is sacred.

Audience member: Was this sport always forbidden to women, or was it practiced by women in the past?

Leila Zelli: Before we saw this woman, maybe there were women who practiced it, but we didn't know about them. Unfortunately, there is a popular belief that certain sports are reserved for men.

Hubert Bolduc-Cloutier: Is it a solo sport, like a form of athletics?

Leila Zelli: No, it's done in groups. When it begins, there is always a musical instrument and someone singing, and then perhaps ten people practice together. It's very rhythmic and musical.

Hubert Bolduc-Cloutier: Can women go and watch the sport without participating?

Leila Zelli: Yes, they can watch it. As you can see here, I wanted to provide the tools so that you could understand the words of the woman singing [she refers to the soundtrack of the video]. She says, "In the name of all women, to the champion"—it's a parent speaking to his daughter. It makes me think of my father, from whom I learned karate.

You can see a photo of his pants here on the table. You can also see my mother and me adjusting the pants so that I could do this performance.

During the exhibition in 2020, I also shared excerpts of my father and me while he was teaching me how to handle these clubs, which are extremely heavy. I couldn't manage to do it, but I still wanted to share videos on Instagram, like the women who were doing and practicing it.

There were all kinds of reactions, laughter and encouragement as well. It's really something to see images that we aren't used to seeing.

I think this work in my practice was like an introduction to what came afterwards, because since then I've been working on women's causes. Since 2022, with the "Woman, Life, Freedom" movement, which you've probably heard about because it became a global movement, this has become even more central. If I'm not mistaken, it is one of the first movements in the world led entirely by women.

So now, perhaps, we can move on to this little booklet.

Léa Lanthier-Lapierre: Before we change spaces, are there any questions?

Jean-Michel Quirion (Centre CLARK): This is a very practical question. These women practice a sport that is forbidden to them in a certain way, while at the same time there is this circulation of images. When you find these images, you appropriate them in a certain way. Do you ask these women for permission? And if not, how do you extract footage like this from social media? I'm having trouble understanding.

Leila Zelli: No, I didn't ask for permission, because I thought that regardless of the answer, it would affect what I was going to do, so I did it. Since what they were doing went against the norms, I thought: this is already a response, so I'm going to do it too without asking permission.

But afterwards, I really wanted them to know—whether individually or collectively—that the work would be seen and shared, because this same work is currently at the Toronto Biennial, so a large audience is going to see it.

The woman who administers the Instagram page said in one of her interviews that she dreamed of the world knowing that they existed and of them being recognized internationally, because they aren't allowed to be recognized nationally in Iran.

I thought, I want to make her wish come true. That's why I was optimistic that it would be well received, and in fact, she is extremely happy. Since I first exhibited it here in 2020, and every time the video is shown, I immediately send her reports about it.

Jean-Michel Quirion: Oh, that's great!

Leila Zelli: Yes, she shares them saying, "Look, we did it." I even think it encouraged her to make her own short film about her cause. She is currently participating in a festival with her short film, which is incredible.

Jean-Michel Quirion: At the same time, that's the purpose. The images are published precisely so that they can circulate; their trajectories are part of this mass circulation of images.

Leila Zelli: Yes, absolutely.

Jean-Michel Quirion: Can you extract an image this precise from social media? With software or... It's not a screenshot?

Leila Zelli: No, there are websites where you can simply copy and paste the address. There are also applications that you can pay for where the image quality is better.

Jean-Michel Quirion: Ah, okay.

Leila Zelli: In any case, the image coming from Iran isn't very good quality because the internet there is poor—it's really slow. All of that has to be taken into consideration. It's not like here, where we're so used to sharing something and having it online immediately. In Iran, there has to be a kind of filter—I don't know what it's called—but it's a sort of filter that allows you to bypass restrictions and access social media.

Audience member: Thanks to the videos that these courageous women shared, has the mentality become more accepting of women practicing this sport?

Leila Zelli: Not on the part of the government, obviously, but in terms of attitudes... yes.

Audience reaction: It always starts there...

Leila Zelli: Exactly. There are other women around the world... There's an American woman who does it in an extremely impressive way. She practices it and shares it as well. I don't know if she has a social commitment to it, if she does it in solidarity with these women, but whether she wants to or not, it affects perceptions—how we receive these images and how we react: "Oh! Women do this sport too."

Hubert Bolduc-Cloutier: And the book that's there?

Leila Zelli: Yes, the poem comes from that book.

Hubert Bolduc-Cloutier: Ah, okay!

Leila Zelli: We wanted to create a little bedroom or living-room corner, and the rug comes from my bedroom.

Audience member: I have a question about the way the screens were positioned. I don't know how it happened... Were we originally in a two-dimensional environment with the exhibition online, and then it became more three-dimensional? I was wondering if you could talk about how that transition happened?

Leila Zelli: Yes, obviously the fact that the two videos are facing each other makes the echo between my walking and what they are doing more apparent.

But I also created it with complete freedom, in a different place from theirs. That's why they aren't positioned side by side, but facing each other. Also, because the screens are suspended in the space, you'll see birds [she refers to the drawings in the booklet]. We wanted to create a floating effect.

Léa Lanthier-Lapierre: Perfect, that brings us to the next space, unless there's one last question? No? Okay, let's take a little walk.

Leila Zelli: We talked about the screens being suspended between earth and sky, so we think about birds. And since 2022, with the "Woman, Life, Freedom" movement in Iran, women have become symbols of freedom, movement, and dreams in my practice.

Since then, I haven't stopped drawing birds, almost every day. That's what I do. It's as if I meditate with these birds.

I was thinking about the ways in which we can participate, individually and collectively, in a social movement. You'll see that I chose to present sparrows here because they are really small. They are street birds, and they always stay together, so when they start singing together, they are powerful despite their small size.

For me, they are truly symbols of courage among birds, because we see them even in winter. No matter what the weather is like, they're there, singing or flying.

You can also see the words "Woman, Life, Freedom" in Persian, which I made as prints, like little marks here and there. I wanted them to become posters. Since then, I've made large-format ones, as you saw in the exhibition, but also smaller ones.

As Léa mentioned, there are five exhibitions, and for each exhibition I made a booklet with these birds during the summer.

Hubert Bolduc-Cloutier: And at the Toronto Biennial, the work that's being presented—is it the one that's there? Is it presented in a similar way? Are they the same videos?

Leila Zelli: Yes, they're the same videos, but the installation is very different. That's the beauty of a work of art: it's really alive.

Obviously, there are works that cannot exist in another form, or where the artist wouldn't want the installation conditions to change. But in my case, I practice this freedom inspired by these women, so why not give ourselves the freedom to see the work exist in another way as well?

So yes, at the Biennial it's very, very different. Here at the Galerie de l'UQAM, we tend to see everything presented in an extremely polished way.

Léa Lanthier-Lapierre: Thank you. I'll pass that along to the technicians; they'll be happy to hear it.

Leila Zelli: Even the presentation of the booklet is just...

Léa Lanthier-Lapierre: We should say that Leila is a bit of the gallery's favourite. I think this summer, when you arrived with the idea for a booklet, one of the technicians, Joanne Hébert, came over and was very excited about the idea of preparing booklets and everything.

We're always very happy to welcome you. I don't know if there are any questions about this booklet, which can be found at all the venues, but is a little different each time, and in which Leila drew every day in a repetitive manner.

Leila Zelli: But that's precisely it: Why Should I Stop? It continues in this way with the birds, through this repetition that is almost always present.

I also work with printmaking, so I make images that repeat. And I don't know if you've seen the white wall here at UQAM when you come in. There's a large wall—they're currently renovating. I thought, if only I had that to make prints...

Léa Lanthier-Lapierre: Oh yes, okay, the really, really big wall... Pay attention to it when you're heading toward the metro. There were lots of ideas for that wall. At first, there were going to be projections, and now it's just a white wall. We'll see. But it's true that it would be a beautiful playground for creating a work in the university's public space.

Hubert Bolduc-Cloutier: You were telling us that this is a body of work you made during the pandemic. What are you working on now?

Leila Zelli: This is really a new way of working, but the more I look at it, the more I'm able to connect it to everything I've done before.

They are Amazons, like warrior women. I thought that the Amazons were like these women in the video because they use the tools that were used during wars.

But this time it's a sculpture. It will be my very first sculptural project. It's still based on found images, and sport is still really important in my practice because I was born into a sporty, liberal, non-religious family, so all of that shaped who I am.

Sport as an act of resistance has become extremely important. Even in Iran, there are women's movements where women do cartwheels in the streets as an act of resistance, because there is such discomfort with women's bodies in public spaces.

I see lots of videos of these women doing it, and these athletic gestures are precisely what inspire my work.

Laura Pritchard (Centre CLARK): You've already touched on this subject a little bit, but in the context of the partnership with AGIR, I'd also like to create a space for anyone who has questions about your journey as an Iranian person and artist, to make connections through art, but also through identity. So if anyone has questions, we have space for that as well.

Leila Tilmatine: I'll introduce myself. My name is also Leila, and I'm the Activities Coordinator at AGIR. Thank you for the invitation.

My question is: has your identity helped inspire you, and if so, how?

Leila Zelli: In what I'm doing now? I can say that this identity has never left me, even though I've been here for 20 years.

Before becoming interested in Iranian women, I was doing work that was broader, around the way we think about the Middle East. I absolutely didn't want people to think, "Oh, she's Iranian and she's making work about subjects related to Iran."

In fact, my exhibition here at the Galerie de l'UQAM was for my Master's, and I was working on the war in Syria because it was happening at the time, it was in the news, and current events interested me.

But everyone would say, "Oh, but you're not Syrian, so why?"

It's difficult to try to move beyond the identity that has been constructed in other people's eyes, but I still wanted to try.

I see that when you speak from another place, when you speak about what you yourself have experienced—so when I talk about these women, I know how much courage it takes to do what they're doing, because I did live in Iran for 22 years.

My life experience, everything I know about Iran, helps me create work that perhaps has more depth, I hope, than if I were working on something that was further removed from me.

I don't know if I answered your question well?

Leila Tilmatine: Yes, it's clear. I understand.

Hubert Bolduc-Cloutier: Had you already started an artistic practice before coming to Quebec?

Leila Zelli: Yes. When I was nine years old, I took classes with a very well-known female artist in Iran who taught adults who wanted to go to university to study art.

I thought, "I'm not a child, so I can't take the children's class." Even though she hesitated and said, "It's going to destroy your imagination," because in classes for people preparing to go to university, they teach you how to look at the world and how to observe things, she agreed to let me attend.

Maybe it's because of that education that I became someone who likes to observe. For example, birds—I wasn't supposed to draw them in an imaginary way. I like to look and draw, and with video I also have a documentary approach, perhaps for the same reason. I like to be closer to reality than to the imaginary world.

Laura Pritchard: It's important to maintain that aspect where you feel personally connected to a process. The work doesn't become merely something academic and professional where you lose that personal attachment. What I'm hearing is that you always maintain that personal connection.

Leila Zelli: Yes, absolutely. In fact, the subjects that interest me are the ones that affect me first, and then I try to go further, to dig deeper and understand why they affect me, what they mean.

For example, with this woman [on Instagram], I didn't know why the sport had been banned, or why she was on social media. At first, I was simply impressed by her strength in being able to hold that tool. Then I started digging deeper and going further.

Laura Pritchard: I'm curious: now that you're working with subjects drawn from your own experience and culture, rather than subjects that are less directly connected to you, do you feel constrained? Are the difficulties you encounter now the ones you expected to find? Does that make sense?

Leila Zelli: I think I understand, but if I don't answer properly, you can tell me...

For example, with the project about the Amazon women, I thought I would try to open up the question of Iranian women a little bit, even though it inspires my practice and the way I live every day, and try to open it up so that it could go further.

At the end of this video, it says, "In the name of all the women in the world." Yes, I'm talking about Iranian women and Iran, but I want to go further by showing an example.

We see them as courageous, and each of us can ask ourselves, in our everyday lives: how do we practice courage? How do we try to make use of the freedom we have here?

This kind of questioning interests me more than simply looking at what's happening on the other side of the world.

That's important too. Someone once asked me, "Why are you talking about this?" It's simply so that you can be kinder to your neighbour, because you don't know what they have experienced or what kind of baggage they have arrived with.

Did I answer the question?

Laura Pritchard: Yes, yes. I think we're pretty much finished, unless anyone has questions about the exhibition, or even about Centre CLARK and AGIR Montréal.

Since we didn't introduce ourselves at the beginning, I'll just quickly explain. This project is a collaboration between Centre CLARK, an artist-run centre located in Mile End, in the Pôle de Gaspé.

Leila, maybe you could explain a little bit about what AGIR is?

Leila Tilmatine: AGIR is an organization for immigrants and newcomers from the LGBTQIA+ community. We've now been collaborating with Centre CLARK for two years, and we've had the opportunity to discover immigrant artists who have emerged here in Montreal.

So it's a great opportunity for newcomers. Through this collaboration, we've noticed that we have many newcomer artists who are members of AGIR and who are interested in coming to exhibitions, meeting artists, talking with them, learning about their practices, and finding inspiration.

This collaboration has allowed us to discover our artists through studio visits. We've also been able to offer some workshops for our members to develop their projects.

At the moment, we have an artist from the Spanish-speaking community who has a series of ten workshops for her artistic project as a student at UQAM. She started the workshops in mid-September, and they will finish in mid-November.

Laura Pritchard: Do you also have artistic projects?

Leila Tilmatine: Yes. In fact, they are collaborative artistic projects. Sometimes some AGIR members volunteer to lead a series of workshops with members to create a small project. We can provide the logistics and a space.

It's a great initiative on their part, especially during the winter. Newcomers don't always know what to do during the winter, so it allows them to create their own space, get to know one another, and not be bored during the winter. You know, that period is difficult.

We offer a series of workshops throughout that season, until spring.

Léa Lanthier-Lapierre: Do you have a physical space?

Leila Tilmatine: Yes, we have a physical space of our own, in collaboration with Brique par Brique. We also have another space dedicated to legal workshops, in collaboration with UQAM.

It's a large space where we can hold support groups and legal workshops with other organizations.

Léa Lanthier-Lapierre: Thank you for taking part in the visit. When Leila contacted me to tell me you were coming, I was really happy that you would be here, and if you'd like to come back, don't hesitate.

We also offer guided tours and meetings with artists—without wanting to compete, of course!

Leila Zelli: If you allow me, I'd like to congratulate you, because it took me ten years before I was able to leave the house after I arrived here.

For ten years, I wanted to go back to Iran. I kept going back and forth. I was all over the place emotionally.

When you go back to Iran, it's no longer the same as before, and then when you come back, you no longer have your heart with you. I know you know what I'm talking about...

But you have to choose... How would I put it? I watched a film in which they said that at some point, a river becomes very wide. At some point, you can no longer keep both feet on the ground; you can no longer remain in both places, and so you have to make a choice.

Congratulations, truly. Bravo! What you are doing is really precious.

Léa Lanthier-Lapierre: Thank you everyone, and thank you, Leila.